

SI C'EST DANS LE TABLEAU, C'EST SUREMENT VRAI

Patrice Heems
École Pierre & Marie Curie, Fresnes-sur-Escaut

Ça commence comme ça : par le voyage. On ne l'imagine pas, mais pour un enfant de 6 ans, monter dans un bus pour faire le trajet Fresnes-sur-Escaut/musée des Beaux-Arts de Valenciennes (10,7 kilomètres très exactement) : c'est une épopée ! Pour certaines familles aussi d'ailleurs. Chaque année, on me demande s'il faut prévoir un piquenique (départ à 13 h 30, retour à 16 h 30 était-il écrit sur le petit mot d'information aux familles) et surtout, chaque année, deux ou trois mères affolées m'informent que leur enfant ne participera pas « au voyage » parce qu'il est « malade en bus » ou parce qu'elles ne veulent pas le laisser partir : « Vous comprenez, Monsieur, avec tout ce qui se passe ! » Avec ces mères-là, inutile d'essayer de convaincre que la probabilité d'un attentat terroriste ou d'un enlèvement ou encore d'un accident d'autocar est excessivement réduite : cette terreur de l'inconnu n'est pas de l'ordre du raisonnable. Tout ce que je peux faire, parfois, si le bus n'est pas plein, c'est de proposer à la mère d'accompagner. Ça marche parfois... Rarement...

Ajoutons à cela que certaines familles annoncent, sans état d'âme, qu'un musée, ce n'est pas intéressant. Certains enfants sont consultés : « Tu as envie d'y aller ? » Bref, il est rare que nous parvenions à partir avec

l'ensemble des élèves. Disons que 80 % de présence à la visite est un bon score. Pour les 20 % qui restent, c'est un combat chaque année.

Nous voilà donc partis. Arrivée à Valenciennes, débarquement du bus en catastrophe (assez étonnamment, aucun point d'arrêt n'est prévu pour les bus devant le musée). Vu de l'extérieur, pour un adulte, le bâtiment est déjà impressionnant. Des statues encadrent une lourde et haute porte de métal et de verre tout en haut d'un escalier monumental. Pour un enfant, c'est effrayant et magique. Une fois la porte poussée, un silence de cathédrale ponctué de quelques exclamations admiratives s'impose. Quelques doigts pointent le plafond peint de la coupole une dizaine de mètres au-dessus du hall d'entrée. C'est haut ! C'est beau ! On salue timidement la personne à l'accueil et puis on dépose les manteaux dans les grands coffres qu'apporte un monsieur en costume noir.

Aujourd'hui, c'est la visite des CP, ils ne sont jamais venus. La visite, en effet, se fait en deux temps : un jour où j'ai la classe pour les CP (puisque que j'enseigne en CP) et un jour où je suis déchargé de classe pour les CE1 (je suis déchargé un jour par semaine en raison de ma fonction de directeur). Cette pratique, désormais bien installée dans l'école, est devenue une tradition depuis la première visite en 2006. Ainsi, tous les élèves de l'école (il n'y a que des CP et des CE1 dans l'école) font la visite deux fois (sauf bien sûr les malades dans le bus et les potentielles victimes d'accident ou d'attentat) et je peux accompagner les deux visites et faire le guide.

Aujourd'hui donc, première visite. On pourrait presque déjà faire demi-tour. Il y a tellement de choses qui se sont passées dans les premières secondes. Ce « voyage », cet escalier, cette porte, ce hall immense, ce monsieur en costume, ces statues qu'on aperçoit depuis l'entrée dans l'immense salle centrale au plafond de verre qui s'ouvre devant nous.

Le musée des Beaux-Arts de Valenciennes fait partie des premiers bâtiments construits avec pour vocation de devenir un musée. Il ne s'agit pas d'un ancien château comme le Louvre, ou d'un ancien hôtel particulier comme l'Hôtel Salé (le musée Picasso). Encore moins d'une ancienne gare comme Orsay ou d'un bâtiment industriel réhabilité. C'est un monument typique de la troisième république : il est conçu comme un temple du savoir, destiné à concurrencer l'imposante solennité des églises. Et ça marche. Les enfants sont bouche-bée. Il n'y a plus qu'à laisser agir la magie du lieu. Ça marche à tous les coups, depuis bientôt quinze ans : au musée des Beaux-Arts, pas besoin de rappeler les élèves à l'ordre et au calme : la hauteur des plafonds s'en charge.

Une fois débarrassés des manteaux, bonnets et écharpes, les élèves sont répartis en deux groupes. Le premier groupe commence la visite avec Régis Marie, le plasticien employé par le Musée Vivant des Enfants, la petite école

d'art de notre commune, et le deuxième groupe commence avec moi. Au bout d'environ une heure, on échangera les groupes.

Il faut dire que les rôles sont désormais bien rodés : Régis parle aux élèves de la composition des œuvres, du format, du choix des couleurs, bref il se penche avec eux sur ce qui est de l'ordre de l'artistique et il le fait remarquablement bien.

Moi, je raconte les histoires.

Et surtout, j'essaye de donner les clés.

Il y fort longtemps, mon objectif était, qu'à terme, mes collègues prennent parfois ma place et se lancent eux aussi dans ce travail très particulier de guide. Ça ne s'est jamais fait. Pour beaucoup de raisons. Au début, très légitimement, mes collègues me faisaient remarquer qu'ils n'avaient pas forcément les connaissances : quand on voit sur un tableau du XVII^e siècle un citron épluché en spirale à côté d'un verre et d'un couteau, on ne sait pas forcément que ce tableau est là pour rappeler au spectateur qu'il finira par mourir un jour et qu'il faut qu'il s'y prépare pieusement (la spirale c'est le temps qui passe, l'acidité du citron évoque les souffrances de la vie, le couteau rappelle la brutalité de la fin... Une nature morte accumule des animaux qui vont faisander, des fruits qui vont pourrir, des étains à l'éclat froid, des verres fragiles... Morte la nature, vraiment morte). De même, tout le monde ne sait pas forcément que la Vierge Marie porte forcément un vêtement bleu, ce qui permet de l'identifier facilement. L'histoire de l'art, c'est comme tout : cela s'apprend. Une passion très ancienne pour le sujet m'a permis d'acquérir, au fil des lectures et des visites de musées quelques bribes de savoirs qui m'aident à comprendre un peu mieux ce qui se passe dans un tableau. Et mon objectif est justement de donner aux enfants quelques-unes des clés qui leur permettront, peut-être, de se sentir moins perdus face à cette avalanche d'images qui les accueille dès l'entrée du musée.

Au bout de quelques années, mes collègues (surtout ceux qui font la visite depuis 15 ans) détiennent ces clés. Mais il faut bien l'avouer, je m'amuse comme un petit fou à raconter toutes ces histoires (j'adore raconter des histoires). Alors maintenant, l'habitude est prise : je fais le guide et sincèrement j'aurai beaucoup de mal à céder ma place !

Une visite, ça se prépare. Il a fallu que je me renseigne : qui est cet Ugolin, tyran de Pise, dont la statue monumentale de Carpeaux trône dans la grande salle ? Comment est mort le Maréchal Lannes que Napoléon tient dans ses bras, que l'on voit sur cet immense tableau installé dans la salle consacrée au XIX^e siècle ? Et pourquoi ce tableau est-il inachevé ? Il a fallu que je lise l'histoire de Job dont je savais juste qu'il était pauvre, que je me renseigne sur François Pompon pour pouvoir parler un peu de son fameux ours.

Chaque année, j'essaye d'en savoir plus parce je veux avoir de quoi raconter aux élèves.

Si je me contente de les faire s'arrêter devant une œuvre en leur disant, par exemple : « Ceci est un tableau du peintre Guérin qui représente la mort du Maréchal Lannes », je ne vais pas les captiver très longtemps.



Par contre, si je peux leur raconter que ce tableau est un tissu de mensonges, que le Maréchal Lannes que l'on voit rendre son dernier soupir dans les bras de l'empereur Napoléon, entouré de superbes officiers en grand uniforme et de chevaux caracolant au soir de la bataille d'Ess-

ling, est en fait mort quatre jours plus tard. Mort de la gangrène et pas du tout en combattant : il avait reçu un caillou dans le genou projeté par l'explosion d'un boulet alors qu'il se reposait entre deux charges de cavalerie en mangeant son casse-croute sur un talus. Là, je capte l'attention. Et je peux alors leur faire remarquer que seul le centre du tableau est achevé alors qu'on voit encore les traces du crayonné préparatoire sous la première couche de peinture des personnages de droite et même l'espace blanc de la toile à gauche réservé à la peinture de deux chevaux qui ne seront jamais achevés. Ce tableau, dont en toute logique un enfant de six ans se moque complètement, cette image incompréhensible devient alors un objet intéressant, une sorte d'énigme. Pourquoi est-ce que le peintre ment ? Pourquoi s'est-il arrêté alors que, comme me le font remarquer les enfants, c'était presque fini ? Et d'abord, pourquoi est-ce qu'on a accroché dans un musée un travail qui n'est pas terminé ? C'est quoi ce bazar ?

Mais je commence par la fin. Le musée est organisé en quatre grandes galeries et quatre salles plus petites qui se répartissent autour d'une gigantesque rotonde consacrée à la sculpture. La visite se fait dans l'ordre chronologique et commence donc par une salle consacrée au XV^e et au XVI^e siècle. Donc, dès le début de la visite, les problèmes commencent.

On ne peut pas faire l'impasse sur le fait religieux quand on visite un musée.

Au début, j'ai plus ou moins essayé. Pas parce que le sujet me dérange, pas même en raison d'un quelconque militantisme laïc, mais parce que la place de la religion n'est pas la même dans toutes les familles et surtout parce que seule la religion catholique et romaine est, très logiquement,

convoquée dans les œuvres du musée. J'ai en face de moi des enfants et des parents musulmans, des enfants qui vont au catéchisme et des enfants auxquels on n'a jamais parlé de religion. Le sujet peut être sensible pour certains. Disons que j'essayais de parler des rares œuvres qui ne traitaient pas le sujet (et des œuvres qui ne parlent ni de religion ni de mythologie dans les salles consacrées à la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance, il n'y en a pas beaucoup !) Je m'arrêtais avec les enfants sur le tableau *Le Banquier et sa femme* attribué à Marinus van Reymerswaele (un tableau étrange puisqu'il ressemble vraiment beaucoup au tableau de Quentin Metsys, au titre presque identique, exposé au Louvre¹ : qui a copié sur qui ?) Le sujet est connu, il y a beaucoup de tableaux sur le même thème. Et il est intéressant parce qu'il témoigne de son époque : les enfants comprennent tout de suite que c'est le portrait d'un « riche » puisqu'il compte ses pièces d'or. On peut alors leur laisser chercher d'autres signes de richesses : les fourrures et les dentelles des deux personnages principaux, les bijoux de la dame, le serviteur et, moins évidents pour des petits écoliers d'aujourd'hui, les signes d'une éducation poussée. La dame consulte un livre, le serviteur apporte une lettre donc l'homme et la femme sont allés à l'école et, mieux encore, ils possèdent plusieurs livres qui apparaissent dans le fond du tableau, signes certains d'une grande aisance financière à l'époque des débuts de l'imprimerie. C'est tout un travail de faire comprendre aux élèves que ces livres, bien plus que les pièces d'or, sont des signes extérieurs de richesses. Alors on s'approche un peu. Et on peut voir que la dame si bien habillée a les ongles noirs de crasse. Le détail intrigue. Pourquoi ces mains si sales ?

En fait je n'en sais rien. S'agit-il tout simplement d'un vieillissement du tableau, d'un problème de vernis ? La dame a-t-elle les ongles noircis par l'encre de son livre de compte ? Je n'en sais rien. Tant pis, j'invente, je brode... La dame a les ongles noirs parce que certes, elle est riche, mais qu'à l'époque, même chez les riches, il n'y a pas de salle de bain. On a des dentelles, des fourrures, des bijoux mais on n'a pas de lavabo.

Et je n'ai aucun état d'âme. Je sais que je suis en train de prendre de grandes libertés avec l'histoire : au Moyen Âge, on se lave (même si on commence, à l'époque du tableau, à se méfier des étuves publiques où se propage la peste) mais le fait est là : la dame a les



1. Le tableau de Metsys s'appelle *Le Prêtre et sa femme*.

ongles crasseux, alors je fabule un peu. Ce qui m'importe, dès le début, c'est de montrer aux élèves que les détails sont essentiels. Dès le premier tableau, je souhaite qu'ils comprennent qu'il faut s'arrêter, scruter. Certes l'image est fixe mais elle raconte beaucoup de choses. Un tableau contient très souvent une forme de récit qui ne peut se comprendre que si l'on prend son temps.

À côté du tableau du préteur, il y a une nativité. À côté de cette nativité, une autre nativité. Puis un triptyque sur le jugement dernier. Puis une statue représentant le martyr de saint Quentin (on est en train de lui broyer les poignets dans un étau) et on aperçoit, dans la salle suivante, une immense crucifixion. Je l'ai dit, faire l'impasse sur le fait religieux est impossible, à moins de décider de traverser les deux premières salles en courant avec les yeux fermés. Je sais que derrière le mur, dans la salle dite des Rubens, les attendent des descentes de croix, un martyr de saint Jérôme, une décapitation de saint Jacques, une statue de saint Christophe, quelques mises au tombeau et une immense machine croulante de dorure représentant le triomphe de la religion chrétienne sur la science, la philosophie et la nature.



Une toile bien baroque, typique de la Contre-Réforme sur laquelle on essaiera de ne pas trop s'attarder, même s'il y a toujours un enfant pour remarquer que la dame toute nue (la nature), « elle a plein de tototes » (neuf, très exactement) ! Donc, je ne ferai pas l'impasse, même si je sais que, parmi les parents qui accompagnent, certains écoutent atten-

tivement pour voir si je ne sors pas des clous d'une stricte laïcité.

La nativité, c'est encore assez simple à traiter. D'autant que le premier tableau laisse la part belle à la légende. C'est facile d'expliquer que ce tableau raconte une histoire mais qu'il y a une part d'invention. Pour une bonne partie des élèves, d'ailleurs, l'histoire est plus ou moins familière. Beaucoup savent que le bébé, c'est Jésus. Certains parlent parfois de crèche. Certains connaissent le nom de la maman²... Ça ne va pas beaucoup plus loin. Il est extrêmement rare qu'un enfant fasse le lien avec Noël. Alors je donne les premières clés en expliquant qu'on va voir beaucoup de tableaux qui racontent l'histoire de Jésus. Et qu'on y verra toujours, si le tableau raconte comme ici le début de l'histoire, une dame avec un manteau ou une robe bleue (la maman) et un vieux monsieur avec un bâton (le papa). On sait que

2. Ce sont des enfants de six ans, donc j'utilise avec eux les mots qui leur sont familiers : maman plutôt que mère, bébé plutôt que fils, etc.

le monsieur est vieux, et les élèves prennent en général plaisir à me le faire remarquer, parce qu'il est chauve et qu'il a une barbe. On verra souvent un âne et un bœuf (« C'est quoi un bœuf Monsieur ? C'est une sorte de taureau mais moins dangereux ! Ah ! »). On verra parfois les trois messieurs (dont un noir), ces rois qu'on reconnaît à leurs manteaux dorés et qui apportent des cadeaux bizarres (une petite pensée au passage pour Julos Beaucarne : « Et puis les v'là qu'ils arrivent avec leurs cadeaux, mais devine un peu quels cadeaux ? De la myrrhe et de l'encens pour un bébé naissant ! Heb bi st'ellici³ ! »). Là encore, on essaiera de faire le lien avec une fête où l'on parle de rois. On remarquera que le bébé à l'air très vieux : sans doute parce que son père est vieux me dira une élève. En fait, je pourrais au fur et à mesure de la visite leur montrer des tas d'enfants avec une tête de vieux. On trouvera l'explication dans une autre salle en observant un tableau flamand⁴ représentant un armateur avec sa femme et ses deux enfants : les deux enfants en question ont exactement le même visage que leur mère : le peintre n'a pas perdu son temps à dessiner des bébés remuant, incapables de garder la pose. Il a reproduit le visage de la maman sans même se soucier des proportions. Comme m'a dit un jour un élève : « En fait, il a décalqué. »

Sur la nativité d'à côté, on retrouvera les mêmes signes. On jouera alors à identifier les personnages, à chercher les différences : pas de rois sur le second tableau mais des moutons et des anges et toujours le vieux bébé et la dame en bleu.

Et puis on passe dans la salle d'à côté, la galerie dite des Rubens. Je l'ai dit, au cours des premières visites, j'essayais de me concentrer sur les sujets neutres, on passait donc assez vite. On jetait un coup d'œil sur une autre nativité où je n'avais plus qu'à désigner les personnages, puis sur une autre pour jouer à « cherchez l'erreur ». On retrouvait Joseph, Jésus, les rois mages :

- Mais la maman elle a une robe blanche !
- Eh oui.
- Mais tu nous avais dit qu'elle devait avoir une robe bleue !
- Oui, c'est obligatoire !
- C'est pas bien ! Il a triché alors !
- Oui, il a désobéi, il n'a pas respecté la consigne.

Ils étaient scandalisés. Ils le sont chaque année : j'adore !

On passe vite dans la petite salle d'à côté pour voir le portrait d'Henriette de France, fille d'Henri IV, une princesse, une vraie, avec une robe en dentelle et des perles partout.

3. Julos Beaucarne, « Le petit Jésus ».

4. Abraham Willaerts, *Un Armateur et sa famille*, 1650.

Sauf que, à l'entrée de la Galerie Rubens, il y a cette fameuse crucifixion : *Le Calvaire* d'Abraham Van Nuysen. Et à force de voir les enfants montrer du doigt cette image très forte, à force de les voir écarquiller les yeux devant ce tableau clairement destiné à enflammer l'imaginaire, je me suis dit qu'il fallait qu'on s'arrête et qu'on en parle. Au début, j'étais assez maladroit. Quelques élèves reconnaissent, bien sûr, ce qu'ils appellent en général « la croix de Jésus » mais je ne peux que constater que l'immense majorité d'entre eux ne connaissent pas « l'histoire ». J'explique que le tableau sur Noël montre le début de l'histoire de Jésus et que celui-ci montre la fin. Je raconte comment Jésus avait mis en colère le roi de son pays et que ce dernier avait décidé de le punir. Seulement voilà : je peux difficilement en rester là. Assis devant le tableau, les sourcils froncés, les enfants ne peuvent que remarquer que la punition est particulièrement violente. Même ceux qui connaissent cette fameuse « croix de Jésus » semblent découvrir les clous, la plaie au côté, le sang, les larrons que Van Nuysen a décidé de représenter ligotés sur des troncs d'arbre, le corps tordu par la souffrance. Il faut bien atténuer le choc et je n'ai pas trouvé d'autre solution que la clarté. Oui, cet homme est en train de mourir et il a très mal : dans le livre qui raconte l'histoire de Jésus, on explique très précisément comment il est mort alors le peintre a fait le tableau en montrant tous les détails. Forcément, il y a toujours un élève pour me demander si c'est vrai, si « le monsieur, on lui a vraiment mis des clous ». Alors j'explique que c'est compliqué, qu'il y a des choses certaines et des choses qui ont peut-être été inventées. J'explique que Jésus est sans doute vraiment mort sur une croix, parce que c'était une façon de condamner à mort à son époque mais que, pour les clous, c'est moins sûr. C'est raconté comme ça dans le livre mais c'est peut-être inventé. En tout cas, ça fait partie de l'histoire. « C'est comme l'histoire du Chaperon rouge. Il y a des choses possibles et des choses pas possibles : un loup qui mange une petite fille c'est possible, mais un loup qui se déguise en grand-mère, ce n'est pas possible. Mais voilà, c'est dans l'histoire, c'est comme ça qu'il faut la raconter. Eh bien l'histoire de Jésus, c'est pareil, c'est comme ça qu'il faut la raconter. »

Je marche sur des œufs, évidemment. Il ne faut pas que les enfants rentrent chez eux en disant : « Monsieur Heems nous a raconté l'histoire de Jésus ! » Ou plus compliqué encore qu'ils annoncent à papa et maman : « Monsieur Heems nous a dit que l'histoire de Jésus, elle n'est pas vraie ! » Mon but est qu'on reste bien sur l'idée que ce sont les tableaux qui racontent l'histoire et que moi je ne fais que dire ce que le tableau raconte. Et que je n'ai pas d'avis (pas officiellement en tous cas) sur la véracité de cette histoire-là ! C'est ce que j'ai d'ailleurs dit à une maman qui m'affirmait un jour que j'allais « traumatiser » les enfants avec mes histoires horribles :

– Ce n'est pas moi qui traumatise les enfants : c'est le tableau !

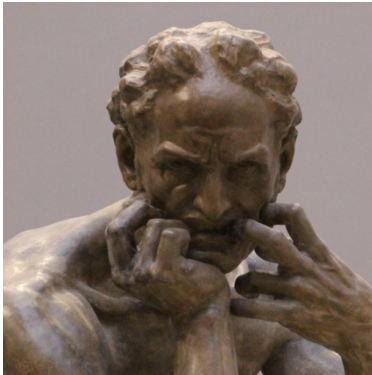
- Eh oui, mais on ne devrait pas leur montrer ça.
- Peut-être, mais le tableau est là.
- Alors on devrait prévenir les gens à l'entrée.
- Mais enfin, Madame, des « Jésus sur la croix », il y en a dans toutes les églises, dans tous les cimetières, il y en a aux carrefours, il y en a dans les maisons !
- Oui c'est vrai, je n'y avais pas pensé !



Pour qu'il soit bien clair qu'on n'est pas venu au musée exclusivement pour parler de l'histoire de Jésus, il faut vite passer à d'autres histoires. Alors on va voir *Ugolin entouré de ses quatre enfants* de Carpeaux. Tout compte fait, elle n'est pas moins traumatisante, cette histoire du tyran de Pise qu'on a enfermé dans la « tour de la faim » avec ses enfants (c'est ce que raconte Dante dans « L'Enfer ») et que le sculpteur montre grimaçant.

- Là, il est en train de se dire : « Mais qu'est-ce que je vais faire si je ne trouve pas à manger ? » Il a bien une idée mais, quand même, ça le tracasse. Alors vous voyez, il se mord les doigts. Il se dit : « Est-ce que je vais le faire ou pas ? »

- Il va faire quoi ?
- Eh bien il va manger ses enfants !
- Oh !
- Ben oui, bien obligé !



Au fond, c'est une bonne vieille histoire d'ogre. Une histoire familière. Une histoire pour jouer à se faire peur. Alors ça passe. Et quand on demande aux enfants ce qu'ils retiennent de la visite, c'est toujours de l'histoire d'Ugolin qu'ils parlent en premier : une bonne vieille histoire bien normale, avec un vrai bon

méchant. Parfois, lorsqu'on revient l'année suivante, j'explique aux élèves que l'histoire est complètement inventée puisqu'il y a, à Pise, la tombe d'Ugolin et de ses fils : si on les a enterrés, c'est qu'ils n'ont pas été mangés. En général les enfants sont un peu déçus.

Et puis on va voir la statue de Narcisse. Quand on entre dans la salle, on voit le dos de la statue et les enfants sont morts de rire puisqu'on voit les fesses. Ce qui me permet de leur expliquer que la grande différence entre un tableau et une statue, c'est qu'une statue, il faut en faire le tour pour bien comprendre :



- À votre avis, cette statue, c'est une dame ou un monsieur ?
- C'est une dame !
- Comment vous le savez ?
- Ben parce qu'on voit les fesses !

Je vous jure que c'est vrai : j'y ai droit presque tous les ans. C'est consternant mais c'est comme ça : dans la tête d'un enfant de six ans,

ce sont les filles qui montrent leurs fesses, pas les garçons !

Alors on fait le tour, et tout le monde peut vérifier que dans les musées, les garçons montrent aussi leurs fesses et même leur zizi ! Après le fait religieux et la violence qui va avec, voilà un autre sujet qu'il faut désamorcer : il y a plein de gens tout nus dans les œuvres d'art, c'est comme ça, c'est une tradition. Et je montre du doigt deux ou trois autres statues d'hommes tout nus qu'on peut voir dans la salle. Ça rigole un peu et puis les élèves finissent par admettre que oui, au fond, ça a l'air normal.

Et je raconte l'histoire de Narcisse :

- C'est l'histoire d'un monsieur (maintenant on sait que c'est un monsieur) qui se trouvait très beau ! Il avait envie de se regarder parce qu'il se trouvait beau ! Mais à son époque, il n'y avait pas de miroir. Alors il se regardait dans l'eau. Vous voyez, le sculpteur a fait un nénufar sur le socle pour qu'on comprenne bien qu'il se penche au-dessus de l'eau. Et il est là, il se penche, il se regarde, il se trouve beau ! Et il se dit je vais me faire un bisou tellement je suis beau. Il se penche pour embrasser son visage dans l'eau et plouf ! Et il se noie !

- C'est vrai ?

- C'est dans l'histoire...

Est-ce que c'est vrai ? Les enfants me posent cette question un nombre incalculable de fois. On le voit Narcisse, il est là, il se penche. On voit qu'il va tomber. S'il est là, alors c'est que c'est vrai. On ne peut pas montrer Narcisse en train de tomber, ou Ugolin en train de se demander s'il va manger ses fils ou encore Jésus avec des clous dans les mains et les pieds si ce n'est pas vrai ! Eh bien si, on peut. On peut tout faire. On peut même raconter des histoires qui ne sont pas encore arrivées. Souvent je m'arrête

avec les élèves dans la salle du XVI^e siècle, devant un triptyque représentant le jugement dernier (encore un sujet religieux, on n'en sort pas !) Si je m'arrête devant cette œuvre d'Aertgen de Leyde, c'est d'abord parce que l'histoire est forte. Et que même si le sujet est religieux, je suis en quelque sorte protégé par le fait qu'il s'agit d'une « prédiction ».

– On raconte, dans un livre qui s'appelle *L'Apocalypse*, qu'un jour, on ne sait pas quand, ce sera la fin du monde et qu'on entendra des trompettes... Un jour, on ne sait pas quand... Donc on ne peut pas savoir si c'est vrai ou pas ! On y croit ou on n'y croit pas, c'est tout...



Le panneau central montre Dieu assis sur son nuage, les anges qui jouent de la trompette et la multitude des morts sortant de leur tombe. Et je raconte :

– Voilà, il y a les trompettes qui réveillent les morts et il y a ce personnage, là, assis sur son nuage, qui décide. Il s'appelle Dieu et dans l'histoire on raconte qu'il sait tout ce que tous les gens ont fait quand ils étaient vivants. Alors il dit : « Toi, tu as été gentil alors tu vas par-là ! »

Et je montre le panneau de droite. On y voit des anges emportant des gens dans leur bras, rien de plus. Évidemment : on ne peut pas peindre le paradis en 1550 ! Je continue :

– Par-là, c’est bien. On ne sait pas trop ce qu’il y a, mais c’est bien ! On sait juste qu’il y a des rivières où coulent du lait et du miel. Enfin, c’est ce que raconte l’histoire. C’est bien ! C’est le Paradis, ça s’appelle comme ça et on y restera pour toujours et on ne mourra plus jamais et voilà... Mais parfois, Dieu dit : « Toi⁵, tu as été méchant ! Tu as été méchant, alors tu iras par-là ! »

Et par-là, on voit que ce n’est pas bien du tout ! En effet, le peintre n’a pas lésiné sur les flammes, les marmites bouillonnantes dans lesquelles des démons précipitent leurs victimes et les monstres épouvantables.

– Par-là, c’est l’Enfer et on ne pourra jamais partir !

– Et c’est vrai ?

– Eh bien je ne sais pas puisque c’est une histoire qui se passe plus tard, dans le futur. Je ne sais pas, mais je sais que si le peintre a fait ce tableau, c’est pour que les gens réfléchissent : si jamais c’est vrai, il vaut mieux avoir été gentil !

Et j’en viens à la raison pour laquelle j’aime montrer ce tableau. En bas du panneau de droite, il y a un groupe d’hommes agenouillés et en bas du panneau de gauche un groupe de femmes. Et j’explique qu’un tableau, à l’époque du peintre, ça coûtait très cher. Et que les gens à genoux c’est en fait la famille qui a donné l’argent au peintre pour qu’il le peigne. Comme ils avaient dû donner beaucoup d’argent, ils ont demandé au peintre de les représenter. J’explique que ça se faisait très souvent. Et je fais remarquer une chose qui fait réfléchir. Le peintre a mis les hommes du côté du Paradis et les femmes du côté de l’Enfer : parce qu’à cette époque-là, on pensait que les femmes étaient forcément plus méchantes que les hommes.

– Heureusement, maintenant on sait que ce n’est pas vrai !

– Oh ben non !

– Oui, heureusement qu’on ne pense plus ça !

Visiter un musée, ça sert aussi à cela : à faire un peu d’éducation morale et civique et à réfléchir un peu à l’égalité filles/garçons.

On continue la visite. On observe les détails : les yeux blancs des statues dans les premières salles et la trouvaille des sculpteurs à partir du XVIII^e : faire un trou à la place de la pupille pour créer un effet d’ombre.

5. Souvent, j’en profite pour désigner du doigt un élève notoirement casse-pied. Ce n’est pas bien, mais ça m’amuse beaucoup. En général, ça le fait bien rire : je suis souvent dans la connivence avec les élèves un peu casse-pieds...

On va voir le fameux Maréchal Lannes, l'ours de François Pompon. Mais il est l'heure de changer les groupes.

Je recommence la visite avec la deuxième équipe et comme je suis en jambe, je brode un peu plus.

Ils écoutent, ils regardent. C'est un moment suspendu.

L'année prochaine, quand ils seront au CE1, on repassera devant les œuvres, histoire de voir ce qu'ils ont retenu (en général, ils se souviennent presque de tout), et puis on ira voir d'autres choses. Entre deux, je reviendrai une fois ou deux dans ce musée que je pense connaître comme ma poche et qui, pourtant, me surprend toujours. Je chercherai s'il n'y a pas un autre détail à découvrir, une autre histoire à raconter.

Et chaque année, j'en apprendrai un peu plus. Parce que j'aurai cherché, bien sûr, mais surtout parce qu'il y a toujours un enfant pour me poser une question au sujet d'un tableau que je ne connais pas bien. Comme cet enfant, il y a trois ans, qui s'est arrêté devant un tout petit tableau que je n'avais jamais vraiment observé :

– Dis, pourquoi la dame elle est transparente sur ce tableau ?

– Transparente, tu es sûr ?

– Ben oui, regarde : la dame, on voit l'escalier à travers sa robe, et regarde, le chien, on voit le carrelage à travers, et là aussi...

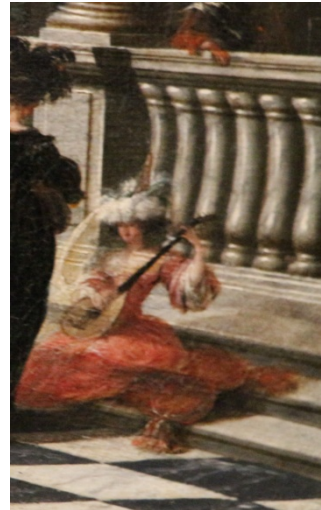
– Eh bien, je ne sais pas...

– Ah ?

J'ai senti la déception. Comment ? Je ne savais pas tout sur toutes les œuvres du musée ? Eh bien non.

J'ai cherché, bien entendu.

Je sais maintenant que ce tableau de 1690 de Jacob Saeys⁶ est un caprice architectural (le palais italien représenté n'existe pas réellement) et que l'artiste a utilisé la technique du staffage pour animer son tableau (ajout après coup sur un tableau de quelques personnages sans importance particulière uniquement destinés à animer le décor ou le paysage qui sont les véritables sujets de l'œuvre). Dans un certain nombre de ses autres tableaux, Saeys a également placé quelques personnages un peu translucides. On peut



6. Jacob Saeys, *Vue perspective d'un palais italien animé de personnages de fêtes galantes*, 1690.

donc penser qu'il s'agit d'une volonté de l'artiste de ne pas cacher ce qui l'intéresse vraiment, à savoir l'architecture, par des personnages trop présents.

À priori ça ne sert à rien de savoir cela, à part à être prêt à répondre à d'autres questions inattendues. Qu'est-ce qu'on en a à faire des « caprices architecturaux » et du « staffage » ?

En réalité, c'est une jubilation. Ce musée est comme un grand livre de contes, comme un immense coffre au trésor. On y apprend et on y apprend encore. Et j'espère que j'aurai réussi à faire passer à certains de mes élèves un peu de se plaisir d'aller à la découverte.

Merci au Musée des Beaux-Arts de Valenciennes pour l'accueil toujours chaleureux.

Les photos publiées dans cet article sont des photos personnelles. Je les publie avec l'autorisation de la direction du Musée.

Liste des œuvres reproduites (dans l'ordre des reproductions)

Pierre Narcisse Guérin, *La mort du Maréchal Lannes*, Duc de Montebello, 1810/1811.

Marinus Van Reymerswaele (attribué à), *Le Banquier et sa femme* (détail), XVI^e s.

Pierre Paul Rubens, *Le triomphe de l'Eucharistie* (détail), fin XVI^e s.-début XVII^e s.

Jean Baptiste Carpeaux, *Ugolin et ses enfants*, 1857.

Ernest Eugène Hiolle, *Narcisse*, 1868.

Allaert Claesz dit Aertgen Van Leyden, *Le Jugement Dernier ; Donateurs et Paradis ; Donatrices et Enfers ; Figures allégoriques*, 1555.

Jacob Saeys, *Vue perspective d'un palais italien animé de personnages de fêtes galantes*, 1690.